



Annabelle Martin Golay: "Même un cours virtuel est préférable à une fausse présence"

Au-delà de la crainte qu'inspire l'épidémie, porter un masque pour enseigner dénature le principe fondamental de la pédagogie : incarner un savoir, estime dans une tribune au « Monde » la professeure de français, qui recommande que les cours en visioconférence soient maintenus. Tribune. Enseigner, c'est une relation incarnée, vivante, qui passe par l'expressivité du visage, par le sourire et la voix. Tel est le principe fondamental de la pédagogie : pour accéder au savoir, il faut se sentir en confiance au sein d'un environnement bienveillant et rassurant.

Quand je préparais mon doctorat aux Etats-Unis, nous apprenions, dans le cadre d'un séminaire, à penser et à développer une « philosophie de l'enseignement », une sorte d'éthique de la transmission du savoir. Ce que j'ai retenu de mes études en France comme à l'étranger, de ma formation comme de ma pratique, c'est une priorité absolue : la nécessité de créer un environnement favorable aux apprentissages.

D'où l'importance du contexte : une salle de classe pensée et organisée pour offrir cet espace de travail sécurisant, l'attitude mentale d'un professeur qui laisse tous ses soucis personnels de côté au moment où il franchit le seuil de sa salle de classe pour être entièrement présent à ses élèves. Comme en psychanalyse, se produit alors une sorte de transfert, une relation affective. L'enseignant incarne de façon animée et vivante ce qu'il transmet.

Ma voix, mon sourire, mon visage

Comment un enseignement digne de ce nom serait-il seulement concevable sans un face-à-face des visages ? Même un cours virtuel où l'on distingue la voix et les traits du professeur est préférable à cet effacement, à cette fausse présence, grevée d'un signe écrasant, où pointe en permanence la menace d'un virus qui contamine les relations avant de s'insinuer dans les corps.

Je suis profondément mal à l'aise et inquiète à l'idée de reprendre les cours « en présence » dans des conditions tellement incertaines, face à une épidémie encore mal connue et mal maîtrisée

Si le gouvernement et le ministère de l'éducation considèrent que l'on peut enseigner avec un masque, alors je veux rassurer tous les réalisateurs dont les projets de films ont été suspendus : ils peuvent reprendre le tournage, tous les comédiens porteront des masques à l'écran et parviendront – sans aucun doute comme tous les enseignants – à transmettre du sens et du sensible avec leur visage masqué. Il faut aussi rouvrir immédiatement les théâtres, les manifestations culturelles avec acteurs, conférenciers et public masqués.

Comment lire *La Princesse de Clèves* [1678] avec un masque ? Depuis plusieurs années, j'enseigne avec la plus grande joie ce roman extraordinaire et il arrive souvent que cet ouvrage devienne le texte préféré de mes élèves. Encore cette année, plus des deux tiers d'entre eux (500 élèves en classe de 1 re générale et technologique) ont choisi de présenter le roman de Madame de La Fayette pour la deuxième partie de l'épreuve orale du bac.

Pourquoi l'ont-ils choisi ? Parce que j'ai l'espoir d'avoir réussi à rendre le texte vivant en l'incarnant, en l'expliquant pour eux non pas en décortiquant des « procédés de lecture », mais en l'actualisant par mon être, en le rendant présent par ma voix, mon regard, mon expression, toute ma sensibilité : le tragique et le sublime de la scène d'aveu les ont touchés grâce à la restitution sensible d'une lecture incarnée. Que puis-je faire avec un masque qui altère ma voix, dérobe mon sourire, mange mon visage ?

Comme des comédiens

Je parle de littérature mais je crois que pour la grammaire ou les mathématiques, le problème est essentiellement comparable. Nous sommes un peu comme des comédiens, des comédiens parfaitement sincères cependant, qui incarnent le savoir qu'ils ont à transmettre. La princesse de Clèves, c'est moi. Mais la proposition subordonnée conjonctive circonstancielle, c'est moi aussi. Je rends ce savoir vivant et accessible. Sinon, mes élèves n'ont plus besoin de moi. Tout est dans

les livres.

En somme, si je conçois d'une certaine façon mon métier comme une comédie parfaitement sincère où j'incarne le savoir que je veux transmettre, je refuse toutefois de jouer une comédie insincère où je travestirais mes émotions et mes craintes. Et je suis profondément mal à l'aise et inquiète à l'idée de reprendre les cours « en présence » dans des conditions tellement incertaines, face à une épidémie encore mal connue et mal maîtrisée. Je prétendrais transmettre un savoir, non de façon authentique, mais uniquement parce que j'y suis contrainte. La mission que nous considérons comme un bienfait deviendrait plutôt le vecteur d'une mauvaise transmission, dans les deux sens du terme.

Qu'en est-il dès lors de cette attitude mentale que j'évoquais, point de départ fondamental de l'apprentissage, si le professeur lui-même ne croit pas à ce qu'on lui demande de faire : enseigner sans visage ? Et s'il pense de surcroît que se soumettant à une telle pratique, loin de toutes les leçons de sagesse qui lui sont chères, il expose ses élèves et ses proches à un danger dont il risque de se reprocher les effets ?

C'est pourquoi il me semble nettement préférable de continuer pour le moment les cours en visioconférence, de chercher des solutions efficaces pour la vraie priorité immédiate (les « décrocheurs »), jusqu'à ce qu'on ait progressé à la fois dans la connaissance sur le virus et son traitement et dans une préparation raisonnée et mûrie des conditions nouvelles de l'enseignement au vu de la situation d'ensemble.

Annabelle Martin Golay est professeure de français dans un lycée en Ardèche. Docteure en littérature de l'université Lyon-II et de l'université Tulane (Etats-Unis), elle est auteure de « Beauvoir intime et politique. La fabrique des Mémoires » (Presses du Septentrion, 2013).

Annabelle Martin Golay (Professeure de français)